

Stephen MITCHELL & Peter VAN NUFFELEN (Ed.), *Monotheism between Pagans and Christians in Late Antiquity*. Louvain, Peeters, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, vi-225 p. (INTERDISCIPLINARY STUDIES IN ANCIENT CULTURE AND RELIGION, 12). Prix : 48 €. ISBN 978-90-429-2242-6.

L'« Antiquité tardive » sur laquelle porte le présent recueil, qui groupe neuf études composées à l'occasion d'un cycle de conférences tenu à l'Université d'Exeter (17-20 juillet 2006), correspond aux années 350-450 environ. Des païens éclairés, comme Maximus de Madaure, proclamaient la réalité d'un unique Dieu suprême dans une lettre adressée à Augustin, bien avant l'élévation à l'épiscopat d'Hippone. Naturellement, sur ce point, les vues des intellectuels imbus de philosophie étaient fort différentes de la mentalité populaire, et le conflit religieux entre paganisme (ἑλληνισμός, dans la partie orientale de l'empire) et christianisme se doublait d'une profonde opposition culturelle. En effet les contrastes étaient multiples, ce qui a expliqué pour une bonne part l'âpreté des débats déchirant les sociétés de l'époque. La communication de Maria V. Cerutti, traduite par les éditeurs (*Pagan Monotheism"? Towards a Historical Typology*) rappelle que l'on doit distinguer divers schémas d'organisation du monde divin, de type vertical ou de type syncrétiste, comme pour les dieux Isis et Osiris. C'est le premier qui est mis en œuvre à partir du moyen platonisme, alors qu'une tendance à la compartimentation se marque dès Homère et Hésiode. Toutefois, un dévot d'Asclépios comme Aelius Aristide, ne craint pas d'affirmer l'unicité de son dieu de prédilection, tout en se réservant d'implorer à l'occasion l'Apollon de Claros. On mesure les difficultés qui ne peuvent être levées que si on élabore des notions complémentaires. Le Zeus des Orphiques, par exemple, envahit tout le *cosmos* ; en d'autres termes, il est, si l'on peut écrire, « théopantistique » ; pas question ici par conséquent de « panthéisme », dans lequel le monde serait divin dans son intégralité. Semblablement, le concept d'« hénouthéisme », créé voici longtemps par Max Müller, s'avère fort utile, sous sa forme tant hiérarchique, comme chez les néoplatoniciens, qu'inclusive ou syncrétiste. Traduite elle aussi, la communication de Giulia Sfamini Gasparro (*One God and Divine Unity. Late Antique Theologies between Exclusivism and Inclusiveness*) analyse les prises de position de Lucien dans l'*Icaroménippe* et des Apologistes. Face à son adversaire juif en particulier, Justin reconnaît l'absolue transcendance de Dieu ; le contact avec la réalité humaine ne peut dès lors se nouer que par l'intercession d'un demiurge ou d'un dieu faible, Jésus-Christ. Malgré le masque du monothéisme, on est tout proche de l'hénouthéisme de type hiérarchique professé par le platonicien Celse, l'adversaire d'Origène. L'article de B. Selzer (*Eadem spectamus astra. Immortality as Common Ground between Pagan and Christian Monotheism*) roule sur des poèmes épigraphiques conçus par et pour des membres de l'aristocratie païenne. Ils expriment l'adhésion à des conceptions religieuses et philosophiques qualifiées de « monothéistes ». Aucun des bénéficiaires évoqués ici, Prétextat, le poète Aviénus et Sextus Petronius Probus, baptisé, il est vrai, sur son lit de mort, n'a éprouvé le besoin d'écrire le moindre mot trahissant la polémique. Des tendances au monothéisme se décèlent aussi dans d'autres documents produits pendant un millénaire (v^e s. aCn - v^e s. pCn) qu'étudie Miguel Herrero de Jáuregui (*Orphic God(s) : Theogonies and Hymns as Vehicles of Monotheism*). On opposera le schéma hiérarchique des théogonies au syncrétisme propre aux *Hymnes*,

mais tous deux n'offrent rien de semblable au Zeus complètement dépersonnalisé que révèrent les *Orphica* juifs. Qu'en fut-il de deux des plus grands écrivains païens de l'époque, Libanios et Thémistios ? En rappelant que *volens nolens* l'un et l'autre, surtout le second, prirent la livrée du panégyriste, Isabella Sandwell (*Pagan Conceptions of Monotheism in the Fourth Century : the Example of Libanius and Themistius*) montre qu'ils entonnèrent l'antienne imposée depuis Eusèbe de Césarée sur l'empereur imitateur de Dieu et par conséquent recoururent à un langage conçu pour ne heurter dans le public ni païens ni chrétiens. Alors que Thémistios rejette tout déterminisme fataliste, Libanios lit dans le succès de Julien la réalisation d'un plan divin. Selon N. Siniosoglou (*From Philosophic Monotheism to Imperial Henotheism : Esoteric and Popular Religion in Late Antique Platonism*), le monothéisme philosophique, évidemment ésotérique, est peu conciliable avec la religion de l'empire qui, pour être à la portée du peuple dans sa pratique quotidienne, devait être exotérique. Dans le concret, la rhétorique officielle dut mettre au point en recourant à la métaphore une terminologie qui multiplia les divinités subordonnées. Ainsi le monothéisme prenait l'aspect et la forme d'un hénothéisme accueillant. En critiquant avec pertinence la notion de « monothéisme inclusif », Crystal Addey (*Monotheism, Henotheism and Polytheism in Porphyry's Philosophy from Oracles*) fait observer que l'hénothéisme est le fondement de beaucoup des oracles produits par l'auteur. Porphyre reproche aux chrétiens d'avoir fait fi des intermédiaires et d'avoir à propos de Jésus commis une confusion de niveaux. Maijastina Kahlos (*Refuting and Reclaiming Monotheism : Monotheism in the Debate between « Pagans » and Christians in 380-430*) attire l'attention sur les stratégies argumentatives employées par Orose et surtout par saint Augustin pour vaincre le paganisme. Sans Augustin, nous posséderions fort peu de textes de Varron, dont le destin fut paradoxal : monothéiste, le plus savant des Romains a fourni aussi l'aperçu le plus riche sur les conceptions religieuses les plus primitives de l'ancienne Rome. Il atteste de la difficulté qu'il y avait à concilier les idées de la partie la plus éclairée de la société avec le polythéisme traditionnel qui était une donnée culturelle. De façon générale, la production scientifique en langue française, où la graphie des noms propres est fréquemment martyrisée, est négligée, à de trop rares exceptions près. Ainsi, à la p. 103, où il est question du discours sur le trentième anniversaire de règne de Constantin, on s'étonne de ne point trouver P. Maraval, *Eusèbe de Césarée. La théologie politique de l'Empire chrétien. Louanges de Constantin*, Paris, 2001 et D. O'Meara-J. Schamp (éd.), *Miroirs de prince de l'Empire romain au IV^e siècle*, Fribourg (Suisse)-Paris, 2006. P. 137-138 à propos du rapport entre monarchie et polyarchie illustré par Hadrien dans un passage de l'*Apocriticus* de Macarios de Magnésie, on utilisera désormais R. Goulet, *Macarios de Magnésie. Le Monogénès*, I-II, Paris, 2003. La référence est à IV, 20, 1-2 (II, p. 309). On gagnera aussi à lire l'important commentaire des p. 422-424. Le recueil de MM. Mitchell et Van Nuffelen est muni d'une riche bibliographie et d'un index précieux. Au total, un excellent livre où la mise au point conceptuelle de la première contribution en particulier mérite d'être montée en épingle.

Jacques SCHAMP